

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis MARMOTTIN

Discours prononcé à l'Eglise abbatiale de
St-Maurice en Valais en la fête de St-Maurice,
22 septembre 1934

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1934, tome 33, p. 195-205

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

DISCOURS

prononcé par S. Exc. Mgr Louis Marmottin
Rme Evêque de Saint-Dié
à l'Eglise abbatiale de St-Maurice-en-Valais
en la fête de S. Maurice
22 septembre 1934

Monseigneur,
Mes Révérends Pères,
Mes Frères,

La plus belle église de mon diocèse est dédiée à saint Maurice. Son passé ravit les historiens, son architecture les artistes. Elle abrite un peuple fidèle à ses traditions et à sa foi, si dense en ces dernières années qu'il a dû émigrer en trois églises neuves, filles respectueuses et dociles d'une aïeule vénérable et très aimée. Il y a un peu plus d'un an, nous avons voulu, à cause de sa beauté splendide et de sa longue histoire, faire descendre sur ses pierres six fois séculaires un rayon de gloire, obtenir de Rome pour son âme toujours jeune une sorte de consécration nouvelle. Et le Saint-Père a daigné faire d'elle une basilique. Vous étiez, Monseigneur, aux fêtes qui célébrèrent cet événement, et nous en avons été grandement heureux. Vous m'avez, ce jour-là, prié de venir célébrer votre Martyr et ses compagnons : je n'ai pu ni voulu me dérober au devoir qui m'incombait depuis lors de vous témoigner, pour votre démarche, ma gratitude.

Un lien plus ancien existait entre votre illustre Abbaye et nos Vosges modestes. Un saint personnage, au 7^e siècle, que son père avait amené enfant de Grenoble ici, vécut trente ans en ce monastère ; puis, avide de solitude, il monta plus haut dans la montagne, parmi les rochers, où, durant trois ans, il se recueillit davantage et se mortifia plus rudement. Un abbé de Luxeuil, saint Eustase, venant à passer chez vous, découvrit cette flamme de sainteté et déclara qu'elle ne devait pas, l'Évangile le défend, rester sous le boisseau. Il l'emmena chez lui, et, voulant qu'il rayonnât, il l'envoya évangéliser Metz et ses environs. Mais assez vite l'amour de la solitude et du silence total reprit le moine-apôtre. Il regagna les hauteurs ; il acheva sa vie parmi les rochers encore, chez nous, près de Remiremont. Le mois dernier, nous l'avons honoré par un pèlerinage au saint Mont ; il y a dix jours nous faisons son office. J'ai grande joie, je vous l'assure, à retrouver ici le souvenir et les traces de saint Amé.

L'honneur est grand pour moi d'avoir à louer, devant vous, mes Pères, et devant ce magnifique auditoire, saint Maurice et ses compagnons. Mais il est périlleux aussi : tant d'autres l'ont fait avant moi ! si souvent vous avez entendu le même éloge et recueilli les mêmes leçons ! Que puis-je dire que vous ne sachiez déjà ? quel enseignement nouveau pourrais-je vous présenter ? Sans chercher loin, très simplement, je veux demander à vos martyrs de nous apprendre à être ce qu'ils furent, les témoins du Christ.

A l'heure où, d'une part, le monde revient aux doctrines et aux mœurs du paganisme, où, de l'autre, tant de chrétiens faiblissent devant le devoir personnel ou social ; à l'heure où, pour affirmer, contre le pouvoir ou contre le mal, les droits de la conscience et les droits de Dieu, il est si peu de braves, il peut être opportun et utile de rappeler l'exemple des chrétiens héroïques qui confessèrent Dieu jusqu'à la mort, et de vous demander, au service de Jésus-Christ, quelque chose au moins de leur courage.

I

C'est un sujet d'étonnement profond que Dieu ait voulu fonder son Église dans le sang. Il avait, pour convertir le monde païen, la prédication par ses apôtres d'une doctrine

admirable qui portait en elle des signes de vérité, des éléments de salut ; il avait, s'il était besoin de confirmer leur parole, les miracles qui sont sa marque propre et la preuve de la vérité ; il avait, s'il fallait toucher les cœurs, malgré tout indociles et rebelles, l'influence secrète, pénétrante, de sa grâce victorieuse. Qu'avait-il donc besoin, par surcroît, d'immolations sanglantes, et non plus d'animaux comme dans l'ancienne loi, mais d'hommes, de femmes et d'enfants, ses fidèles, tourmentés de tortures sans nom par les tenants du paganisme, par les suppôts de l'éternel ennemi, de l'adversaire, Satan ? Bossuet, dans son panégyrique de saint Victor, s'arrête devant ce mystère et s'écrie : « Quand je considère tant de sortes de cruautés qu'on a exercées sur les chrétiens, pendant l'espace de 400 ans, avec une fureur implacable, je médite souvent en moi-même pour quelle cause il a plu à Dieu, qui pouvait choisir des moyens plus doux, qu'il en ait coûté tant de sang pour établir son Eglise. » Et il ajoute : « Si nous consultons la faiblesse humaine, il est malaisé de comprendre comment il a pu se résoudre à souffrir qu'on lui immolât tant de martyrs, lui qui avait rejeté de sa nouvelle alliance les sacrifices sanglants. »

Mais non, Dieu n'a pas rejeté de sa nouvelle alliance les sacrifices sanglants. Il en a voulu au moins un. Regardez donc au Calvaire, ce supplicié qui agonise dans les plus affreux tourments, dont le corps, broyé par les fouets de la flagellation, pend à une croix par des clous enfoncés dans ses pieds et ses mains. C'est l'Homme-Dieu, c'est la Victime pour les péchés du monde, c'est le Martyr dont le sacrifice infini glorifie Dieu comme il doit l'être et rachète les hommes à jamais.

Il n'y aura plus désormais d'autre sacrifice, c'est clair. Que pourrait lui ajouter une immolation quelconque ? Quelle victime oserait se mesurer devant Dieu avec la seule victime digne de sa justice ?

Mais, au moins, des hommes ne pourraient-ils joindre leurs propres immolations à ce suffisant sacrifice ? En elles-mêmes elles n'auront pas grande valeur peut-être ; cependant s'ils les unissent à celui-ci, mêlant en quelque sorte leur sang au sang de l'Homme-Dieu ? C'est par amour pour le Père et pour venger sa gloire outragée que le Fils a choisi la mort de la croix ; est-ce que, certains hommes,

passionnés du même amour et possédés du zèle de cette même gloire, ne pourraient mourir aussi pour procurer en eux, conjointement avec le Christ, la réparation du péché ? C'est en même temps par amour des pécheurs et pour les sauver de la damnation que le Christ a voulu endurer tant d'opprobres et de souffrances ; est-ce que certains justes, émus du malheur de leurs frères, ne pourraient s'offrir à des souffrances pareilles pour attirer sur tel et tel coupable l'efficace bienfait de la Rédemption ? « J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la Passion du Christ. » Les martyrs ont compris mieux que personne cette parole de saint Paul, au premier abord singulière, mais si profonde et si vraie !

Et voilà qui résout le problème. Il est naturel, je trouve, que le Christ ayant voulu sauver le monde par son sacrifice, ses meilleurs disciples aient désiré collaborer à ce grand œuvre par le même moyen. Souffrir, mourir même, avec lui pour les hommes, n'est-ce pas la plus grande preuve d'amour qu'ils pouvaient donner à Dieu, au Christ et aux hommes ? « Il n'y a pas de meilleure charité, a dit Notre-Seigneur lui-même, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Il l'a lui-même pratiquée : tous les martyrs ont suivi son exemple.

Et voyez, mes frères, de quelle utilité a été pour l'Eglise cette imitation à laquelle les porta leur amour.

Jésus-Christ a été sur la terre le témoin de Dieu. Il s'est dit venu sur la terre pour rendre témoignage à la vérité ; par son enseignement, par ses miracles, par sa sainteté il a paru comme l'envoyé du Père ; sa mort a été le suprême témoignage de sa mission rédemptrice : il l'a voulue pour la glorification du Père.

De même les martyrs furent les témoins du Christ, leur nom du reste le signifie. Ceux des origines, les apôtres, l'avaient vu et entendu, avaient assisté à ses miracles, reconnu la sublimité de sa doctrine comme de sa vertu. Sûrs d'eux-mêmes, ils ont proclamé devant les païens sa divinité. On les a contredits, ils ont affirmé plus haut ; on a voulu les faire taire, ils ont répondu : « Nous ne pouvons pas ne pas parler » ; on les a emprisonnés, torturés, rien

n'a pu leur arracher un désaveu ; on les a fait mourir enfin, et vous savez de quelles manières, ils ont scellé de leur sang leur témoignage. « Je crois, a dit Pascal, des témoins qui se laissent égorger. »

Ceux qui sont venus ensuite, ceux qui sont morts pour attester, non plus des faits, mais des dogmes, pour dire, non plus qu'ils avaient vu, mais qu'ils avaient réfléchi, étudié, discuté, et qu'ils étaient convaincus et qu'ils croyaient, ceux-là aussi, certes, ont rendu témoignage à la vérité ; ils ont affirmé devant le monde que la révélation évangélique porte les marques infaillibles de sa divinité, que le Christ est bien l'envoyé de Dieu, le Rédempteur promis, et ils sont morts pour certifier qu'il en est bien ainsi. On ne meurt pas, surtout en grand nombre, pour soutenir une erreur. Qu'un homme se trompe, qu'un autre soit fanatique ou halluciné, cela se peut. Mais que des chrétiens par centaines de mille, un million sans doute, mais que des enfants et des femmes aussi bien que des hommes, pendant plus de trois siècles, aient rendu le même témoignage, qu'ils aient enduré les plus horribles supplices, qu'ils aient été, comme dit saint Paul, « insultés et frappés, lapidés, coupés, étranglés », livrés aux bêtes et au feu, plutôt que de rejeter une croyance, la même croyance précise, scrupuleusement gardée, voilà qui prouve, d'irréfutable manière, la vérité de cette croyance.

Et c'est pour cela sans doute que Dieu a voulu tout ce sang chrétien des premiers âges de son Eglise. Elle était née du sacrifice de son Fils ; elle devait se perpétuer, s'étendre, conquérir les âmes par la vertu de ce sacrifice, toujours offert. N'était-il pas convenable que dans l'océan du sang divin, il y eût des gouttes, mêlées et par lui rédemptrices aussi, de sang humain ? Et d'autre part, le témoignage de son Christ ne paraît-il pas corroboré et sa gloire accrue, au ciel et sur terre, par l'innombrable et splendide cortège des martyrs qui ont affirmé jusqu'à la mort, à la Victime du Calvaire, leur amour et leur foi ?

Laissez-moi un instant contempler dans ce cortège vos saints martyrs. Ils ont vécu à une terrible époque, à l'une des heures les plus dramatiques de l'humanité. L'empire romain croule pierre par pierre ; son maître Dioclétien, l'un des plus cruels tyrans que l'histoire ait connus, doit se défendre à la fois contre les Barbares qui l'enserrent de

toutes parts, et contre ses sujets qui souffrent et sèment autour d'eux, pour vivre, la ruine et la terreur. Il a en Occident un lieutenant, Maximien, qui se débat comme il peut contre des bandes armées de paysans révoltés. Pour réduire les Bagaudes il fait venir d'Orient, je ne sais pourquoi, une troupe d'élite, la légion Thébaine. Il se trouve qu'elle se compose presque entièrement de soldats chrétiens. On veut, avant le combat, les faire sacrifier aux idoles. Ils refusent. On les décime par deux fois. La mort de leurs frères ne les ébranle pas ; et, au surplus, ils ont des chefs qui excitent leur courage. « Le plus grand soutien de la foi, dit leur légende, fut Maurice, primicier de cette légion ; il était secondé par Exupère, son aide de camp, et par Candide, sénateur des soldats ». Ils furent, sur l'ordre du tyran, entourés par leurs camarades païens, et, sans résistance, massacrés.

Episode magnifique, unique peut-être au martyrologe de l'Eglise, qui montre la foi chrétienne pratiquée, en la fin du 3^e siècle, dans les camps de César, donc triomphante des superstitions grossières et de la licence effrénée des pires milieux du paganisme : les soldats de l'empire ont apporté, comme les autres, leur témoignage à la foi et à la morale enseignées par le Christ Jésus. Ceux des siècles suivants n'en perdront ni le souvenir ni l'exemple.

II

Nous-mêmes, mes Frères, après 17 siècles, ayant évoqué ce souvenir, recueillons et appliquons cet exemple. Nous avons besoin des leçons de nos martyrs, toujours actuelles, vous l'allez voir.

On leur voulait faire adorer des idoles. A nous aussi, on propose aujourd'hui des adorations sacrilèges. Connaissez-vous le mot étonnant de Tertullien : *Tota causa judicii, idololatria ; tout le jugement de Dieu portera sur l'idolâtrie ?* Est-ce qu'à tout prendre en effet, il n'y a pas au fond du péché, quel qu'il soit, le culte d'une idole, ou publique ou privée ? Bossuet le pensait quand il parlait, comme Tertullien, de ce « crime universel dont tous les autres ne sont que des dépendances ». « C'est Dieu, disait-il, et ce n'est pas Dieu qu'on adore ; c'est le nom de Dieu

qu'on emploie, mais on en détruit la grandeur en communiquant à la créature ce nom incommunicable, mais on en perd toute l'énergie en répandant sur plusieurs ce qui n'a de majesté qu'en l'unité seule. »

Idole publique, ai-je dit. C'est par exemple l'Etat. Ne s'érige-t-il pas aujourd'hui en divinité ? N'a-t-il pas ses dogmes, sa morale, son enseignement, et ne prétend-il pas les imposer aux individus, aux familles et à la société ? Ici, il se proclame neutre, indépendant de Dieu, libre de toute religion, et il bannit de ses institutions, de son gouvernement, Celui-là de qui seul vient l'autorité. Là, il veut directement et souverainement régir les esprits et les consciences, les collectivités dans tous les domaines, substituer son autorité à celle de la famille et de l'Eglise, régenter même toute religion, soumettre à son bon plaisir ce qui ne relève que de Dieu.

Le passé, vous le voyez, n'est pas mort, ou bien il resuscite. C'était, au temps de saint Maurice, l'impérialisme romain qui voulait asservir les âmes ; il croyait le christianisme incompatible avec ses principes, dangereux à sa puissance et à son unité ; il s'attribuait expressément la reconnaissance d'un culte nouveau ; l'empereur était Dieu, de lui relevait la religion comme la politique.

Les chrétiens refusèrent d'accepter une telle conception du pouvoir, de se soumettre à pareille tyrannie. Ils avaient appris de leur Maître qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et ils obéissaient, dans le domaine temporel, à ses justes lois. Ils savaient que, même si César a usurpé le pouvoir, même s'il l'a fondé sur l'injustice, la violence ou le sang, dès qu'en fait il gouverne, maintient l'ordre, veille aux intérêts publics, il obtient, parce que c'est nécessaire, la soumission des disciples du Christ : « Obéissez à vos chefs, leur a dit saint Paul, — même s'ils s'appellent Dioclétien ou Néron — parce que tout pouvoir vient de Dieu. »

Mais les chrétiens savent aussi que, ce devoir accompli, il faut « rendre à Dieu ce qui est à Dieu ». Le prince, l'Etat, n'est pas tout-puissant ; il tient sa puissance d'un plus grand que lui, et il ne peut rien ordonner qui ne soit conforme aux lois supérieures de Dieu, rien défendre de ce que prescrit ce Maître souverain. C'est bien cela que fait dire à saint Maurice le vieil auteur qui raconte sa Passion :

« Nous sommes tes soldats, empereur, mais aussi les serviteurs de Dieu. Nous te devons le service des armes ; nous Lui devons une vie exempte de péché... Nous n'avons pas le droit, en t'obéissant, de renier Dieu, notre Créateur, le nôtre, et, que tu le veuilles ou non, le tien. Si tu ne nous obliges pas à commettre des forfaits qui lui soient une offense, nous t'obéirons comme nous avons fait jusqu'ici. Dans le cas contraire, c'est Lui que nous suivrons et pas toi. » Tenus à l'heure du martyre ou imaginés 150 ans plus tard, ces mots retentissent encore comme l'expression la plus juste des droits de la conscience et la plus noble protestation contre les excès de la tyrannie. Le conflit qu'elles résolvent a reparu à toutes les pages de l'histoire : chaque fois la même protestation, formelle et fière, s'est fait entendre. Et ce cri de la faiblesse, de la souffrance et du martyre, chaque fois, a triomphé. Tout au long de l'histoire, le courage de la foi, l'héroïsme de la vertu ont vaincu les attentats à la liberté, les violations de la conscience, les persécutions sanglantes ou légales. La civilisation chrétienne est née de la vaillance et du sang des martyrs.

Parce qu'elle est, aujourd'hui encore, compromise et menacée, nous avons à nous lever, nous aussi, pour la défendre. Nous avons à reprendre la protestation des martyrs, et l'élever contre l'Etat neutre qui veut laïciser la société, contre le nationalisme païen qui veut imposer sa dictature, contre toute forme enfin d'insupportable tyrannie. Nous ne pouvons nous soumettre à des lois qui méconnaissent l'autorité de Dieu... Il y a longtemps qu'on l'a proclamé : l'immuable loi inscrite en nos âmes est supérieure à la loi de l'homme qui passe. « Aucune relation humaine ne saurait prévaloir contre le lien sacré qui unit la créature à son Créateur. Il y a dans l'âme chrétienne quelque chose qui n'est point aux puissances humaines et qui foncièrement échappe à leurs vœux. » En leur résistant, nous défendons les droits de Dieu et les nôtres. Devant les idoles qu'elles voudraient nous voir adorer, neutralité, laïcisme, Etat, devant le paganisme renaissant de la société nous sommes à notre tour les témoins de Dieu ; nous le serions, comme tant de nos frères l'ont été ces dernières années, au Mexique, en Russie, nous le serions, s'il le fallait, jusqu'à l'effusion de notre sang, jusqu'au martyre.

III

Mais, mes Frères, on ne s'improvise pas martyr, on le devient ; pour être capable des actes difficiles de la vertu, il faut la préparation du cœur.

J'ai peine à croire que la mort héroïque des martyrs, celle par exemple des soldats de la Légion thébaine, ait été leur premier acte de courage. Ils avaient dû, depuis leur jeunesse ou depuis leur conversion, s'exercer aux vertus chrétiennes, pratiquer sous toutes ses formes le renoncement, à quoi se résume la morale évangélique, supporter les fatigues et les exigences d'un rude métier, les railleries, les vexations de leurs camarades impies, observer parmi la licence des camps la difficile chasteté, au milieu de la violence la douceur. Et ainsi ils s'étaient tous les jours aguerris ; à ce continuel exercice, leur âme était devenue forte et vaillante comme leur corps ; et ils se sont trouvés prêts pour l'heure du grand combat.

Ainsi nous, soldats du Christ aussi, nous devons nous préparer aux luttes possibles de demain par les luttes intimes de chaque jour, de chaque instant du jour. Un chrétien, mes Frères, c'est un sacrifié, c'est un immolé. « Si quelqu'un veut venir après moi, il faut qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. » N'a-t-il pas en lui des penchants mauvais, de bas instincts, cette concupiscence native qui l'entraîne au mal et qu'il doit, s'il veut réaliser sa destinée, réduire et mortifier ? Ce n'est qu'au prix d'un rude effort, d'un courage surhumain qu'il en peut triompher. Ne se trouve-t-il pas au milieu d'un monde pervers, tout entier plongé dans le mal, et qui lui présente, pour le perdre, la triple concupiscence qu'a dénoncée saint Jean ? Ce n'est qu'en résistant à ses appels, en fuyant ses séductions qu'il se gardera dans le détachement et la pureté. C'est ainsi un martyr continuel que doit s'imposer tout chrétien ; mais ce martyr, c'est sa vocation depuis le jour où, par son baptême, il a été plongé, comme dit saint Paul, dans la mort du Christ. Acceptons-le, mes Frères, plus vaillamment chaque jour, et par tous nos sacrifices, par les immolations de notre orgueil et de nos convoitises, taillons, dans le marbre froid et rebelle de notre humanité, l'image de plus en plus radieuse de notre maître et modèle, Jésus.

Par cette conduite encore nous serons ses témoins devant le monde. Et il me semble que c'est plus que jamais notre devoir. Vous savez comme notre société méconnaît cette doctrine du sacrifice, comme elle rejette toute idée de contrainte et de mortification, et par quelles théories étranges elle prétend remplacer les préceptes de la morale chrétienne. Elle est revenue aux conceptions du paganisme, et la grande loi qu'elle proclame et qu'elle suit est qu'il faut vivre conformément à la nature, dont tous les instincts sont bons, dont toutes les inclinations doivent être satisfaites. Voyez, sur ces principes, ce que deviennent les mœurs : rien n'arrête plus sur la pente du vice les enfants dont la précocité dans le mal est effrayante, les adolescents dont l'audace est sans limite, les époux dont le seul principe est le droit au bonheur ; tout descend, tout se déshonore, l'obscénité elle-même n'inspire plus à beaucoup ni horreur, ni répugnance. Sans doute l'homme eut de tout temps des faiblesses et des vices honteux ; du moins il savait en rougir et cachait sa misère. Aujourd'hui, il étale sans pudeur des désordres qu'il n'appelle plus des fautes et qui ne peuvent être des scandales puisqu'ils ne sont que la satisfaction de très légitimes instincts. Et ainsi notre monde redevient païen dans ses mœurs depuis qu'il a cessé d'être chrétien dans ses idées.

A vous, mes Frères, de dresser en face de lui la protestation de votre vie austère. Rejetez avec horreur ces maximes fausses et perverses que professent et répandent à l'envi la philosophie, le roman, les arts, le théâtre, la presse. Et pratiquez le renoncement sans lequel, je viens de le dire, on n'est pas disciple de Jésus-Christ. Interdisez-vous tous ces plaisirs sans lesquels nos contemporains ne conçoivent plus l'existence, et qui mènent fatalement au mal, quand ils ne sont pas en eux-mêmes le mal. Soumettez-vous sans faiblir, enfants, jeunes gens, époux, à la rigoureuse loi de chasteté qui s'impose à vous selon des règles précises, inviolables. Acceptez, en esprit de pénitence, les difficultés de la vie, les exigences du devoir d'état, les souffrances du corps et les peines de l'âme, les maladies et les deuils, parce que tout cela, c'est le lot de notre pauvre humanité, imposé ou permis par Dieu pour l'expiation de vos péchés, pour l'accroissement de vos mérites et la préparation de votre gloire. Votre vie,

qui sera comme un martyr intime et continu, rendra ainsi au Christ et à son Evangile le plus émouvant, le plus efficace des témoignages. Vous serez, par votre exemple même, des apôtres qui le glorifieront. *Apostoli gloria Christi.*

Vous l'êtes vous-mêmes, Mes Révérends Pères, cette gloire du Christ, et combien éclatante, par la pratique des plus hautes vertus qui d'ici rayonnent en toute la contrée et au-delà, aussi bien que par la louange éternelle que vous lui rendez et qui est votre office propre. Votre vie pieuse et mortifiée illustre son Evangile aux yeux du monde ; votre habit et votre règle proclament une liberté, celle que revendiquent les plus belles âmes, d'être, pour lui plaire, pauvres, obéissantes et chastes ; votre abbaye elle-même perpétue la leçon de vos martyrs morts pour son amour. Nous nous encouragerons à tant de beaux exemples du présent et du passé. Et tandis que tout à l'heure nous accompagnerons par les rues de la cité les reliques de saint Maurice et de ses compagnons, nous promettrons d'être après eux, comme vous, chacun à notre place et selon notre manière, les témoins courageux de Dieu et de son Christ.